

L'EXPATRIATION : UNE APPROCHE TRANSGÉNÉRATIONNELLE ?

Philippe Drweski

In Press | « [Le Divan familial](#) »

2016/2 N° 37 | pages 153 à 164

ISSN 1292-668X

ISBN 9782848353708

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-le-divan-familial-2016-2-page-153.htm>

Pour citer cet article :

Philippe Drweski, « L'expatriation : une approche transgénérationnelle ? », *Le Divan familial* 2016/2 (N° 37), p. 153-164.

DOI 10.3917/difa.037.0153

Distribution électronique Cairn.info pour In Press.

© In Press. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

L'expatriation : une approche transgénérationnelle ?

PHILIPPE DRWESKI

LA CLINIQUE CONTEMPORAINE nous confronte de façon récurrente aux répercussions psychiques des différents phénomènes migratoires. En tant que clinicien, il importe de s'interroger sur les dispositifs permettant de soigner la souffrance induite par la modification du cadre culturel. Cette réflexion s'est imposée dans un contexte d'augmentation constante de l'immigration depuis maintenant plusieurs décennies. Les premiers travaux de l'anthropologie psychanalytique se sont surtout intéressés à la place et à la fonction de la culture sur la construction psychique. À partir des années 1960 et plus encore dans les années 1980, plusieurs courants commencent à s'interroger sur les répercussions du décalage entre le cadre interne et le cadre externe (T. Nathan, 1986, 1988).

Plus récemment encore et avec l'installation des familles d'origine immigrée en France, une nouvelle problématique a commencé à émerger en lien avec les répercussions de l'immigration non pas sur la première génération, mais sur la deuxième et la troisième génération (M.-R. Moro, 1994, 1998). Ces travaux ont ainsi pu mettre en exergue la dimension familiale inter et transgénérationnelle comme facteur déterminant dans les processus psychiques en jeu lors de l'immigration. Ils ont ainsi pu montrer que l'expérience migratoire des parents avait des répercussions sur la construction identitaire des enfants. C'est ainsi que la question de la transmission psychique et des effets transgénérationnels de l'immigration a commencé à émerger dans la clinique contemporaine. Dans cet article, j'utiliserai le terme « transgénérationnel » dans le sens donné par Evelyne

Granjon (1989). Il s'agit de la transmission inconsciente d'une génération à l'autre de fonctionnements psychiques insuffisamment élaborés. Cette transmission peut ainsi se révéler perturbatrice du développement du sujet. Elle distingue par ailleurs le transgénérationnel de l'intergénérationnel qui désigne une transmission plus élaborée.

Dans cet article, je m'inscris dans la continuité de cette réflexion en m'interrogeant sur un phénomène observé lors d'une recherche menée auprès d'une population française expatriée en Chine. Dans le cadre de cette étude, j'ai fait passer des entretiens et des tests projectifs (Rorschach et TAT) auprès de 17 sujets expatriés français installés dans une ville chinoise afin de comprendre les répercussions identitaires liées à l'expatriation (P. Drweski, 2015a, 2015b). Les participants ont également rempli un formulaire de consentement libre et éclairé. Lors de cette recherche, j'ai observé que beaucoup d'expatriés étaient issus de familles dont les parents ou les grands-parents étaient eux-mêmes expatriés ou immigrés. Dès lors, je me suis posé plusieurs questions : quelles sont les raisons de cette « répétition » de l'expérience migratoire ? Peut-on penser qu'il existe une dimension familiale inter- et transgénérationnelle qui permettrait d'expliquer en partie ce phénomène et si oui, comment pouvons-nous le comprendre ?

Je fais ici l'hypothèse que, quand il y a répétition inter et/ou transgénérationnelle, l'expatriation peut être comprise comme une tentative, plus ou moins consciente, de s'inscrire dans une continuité filiative. Dans ce contexte, l'expatriation est un moyen de s'identifier à l'expérience des générations antérieures. La question sera alors de savoir comment ce vécu sera intégré psychiquement par le sujet. Est-ce que cette expérience sera source de subjectivation ou bien ne s'agira-t-il que d'une répétition manifestant ainsi un phénomène d'assignation ?

Afin de soutenir ma réflexion, je m'appuierai sur la comparaison de deux études de cas. Cette méthodologie a été choisie pour permettre d'appréhender les processus communs ainsi que les différences dans la transmission et l'intégration de cette expérience. Cette méthode nous permettra de modéliser le processus de transmission psychique en jeu qui permet d'expliquer, en partie, le choix de l'expatriation.

Continuité filiative et identification

La première étude de cas est celle de Cécile, une jeune institutrice expatriée en Chine depuis maintenant cinq ans. Dès le début du premier entretien,

elle dévoile que l'expatriation s'inscrit dans une histoire familiale. Elle explique que ses grands-parents ont déjà travaillé à l'étranger il y a plusieurs décennies. De même, ses propres parents ont vécu dans différents pays juste avant la naissance de leurs enfants. Enfin, elle et également son frère travaillent en Asie aujourd'hui. Ainsi je constate que l'expatriation se répète sur plusieurs générations, ce qu'elle confirmera plus tard en disant que l'expatriation est toujours présente chez nous dans ma famille». De cette façon, Cécile insiste sur l'idée qu'il s'agit d'un élément constitutif de l'identité familiale. Mais, au-delà de ce qui pourrait apparaître comme le simple phénomène d'une culture familiale, les propos de Cécile laissent peu à peu entrevoir un processus identificatoire. Elle affirme de façon précise que, dès son enfance, le «*choix*» de s'expatrier s'est imposé à elle.

Pour Cécile, l'expatriation permet un renforcement du lien identificatoire à sa famille, ceci venant confirmer que cette expérience vient s'inscrire dans une continuité filiative. Mais alors pourquoi cette nécessité prend-elle autant de place dans l'économie psychique de Cécile ? Plus tard dans l'entretien, elle évoque de façon spécifique les rapports avec son père. En parlant de son enfance, elle dit : «J'ai rarement vécu avec mon père, il voyageait beaucoup, et je ne me souviens pas en grandissant avoir passé plus d'une semaine consécutive avec lui.» Cécile parle ici des premiers liens d'attachement à son père marqués par l'absence. Je constate ainsi que cette nécessité identificatoire vient s'inscrire dans une expérience de manque.

J'observe également qu'au-delà du rapprochement physique le vécu de l'expatriation mène à un rapprochement psychique. L'expatriation a permis une identification à l'expérience de son père et un renforcement des liens filiatifs. En parlant de son vécu à l'étranger, elle dira : «Le fait d'être venue ici ça nous a beaucoup rapprochés.» Puis, au fur et à mesure de son discours, elle évoquera de façon encore plus précise le lien identificatoire. Elle dira que «ça (l'expatriation) a créé quelque chose qui n'était pas là avant». Ce «quelque chose» dont me parle Cécile semble bien être le trait commun de l'identification qui s'est créé grâce à son expérience.

Cette première partie de l'étude de cas de Cécile permet de mettre en exergue deux éléments. Tout d'abord, Cécile invoque une dimension inter et transgénérationnelle pour expliquer son départ. Elle explique son «choix» à la lumière de son histoire familiale. L'expatriation vient ainsi s'inscrire dans une continuité filiative ce qui va à l'encontre du sens étymologique de ce terme qui renvoie au départ hors (*ex*) du pays de ses pères (*patria*) et met ainsi l'accent sur une rupture filiative. C'est tout le contraire chez

Cécile. L'expatriation physique correspond paradoxalement à une tentative d'impatriation psychique.

Le deuxième élément mis en exergue par l'entretien clinique, est la place centrale que joue l'identification dans le choix de l'expatriation. Pour rappel (S. Freud, 1921), l'identification « constitue la forme la plus primitive de l'attachement affective à l'objet ». C'est également un processus qui va permettre d'introduire l'objet dans le moi. Enfin, elle peut avoir lieu chaque fois qu'un sujet découvre un trait commun avec une autre personne. Pour résumer, l'identification est un lien (attachement), un processus d'inclusion psychique (intégration de l'objet dans le moi), et enfin un phénomène de reconnaissance narcissique (trait commun). De ce point de vue, j'ai retrouvé ces trois caractéristiques de l'identification dans le discours de Cécile.

Tout d'abord, l'expatriation apparaît comme une réponse, dans l'après-coup, à l'absence de son père lors de la mise en place de ses premiers liens d'attachement. L'expatriation permet ainsi de traiter et réparer les souffrances des premières expériences relationnelles qui ont été marquées par le manque et l'éloignement paternel. De plus, cette expérience vient renforcer l'intégration du *lien* à son père. Cécile parle à ce sujet de « *quelque chose* » que l'expatriation « *a créé qui n'était pas là avant* ». Je constate ainsi que ce n'est pas l'objet paternel qui est introjecté en tant que tel mais bien le lien à ce dernier. Cette observation va ainsi dans le sens des recherches menés par A. Ciccone et M. Lhopital (1991) sur l'intégration psychique dans les premières années de la vie. Enfin Cécile insiste sur le fait que son « *choix* » s'inscrit dans son rapport aux expériences migratoires des parents et des grands-parents qui ont été intégrées au moi lors de son enfance. Il apparaît ainsi la troisième caractéristique de l'identification où le sujet tente d'imiter par reproduction les *traits* mais aussi les *expériences* des objets modèles identificatoires. Dans le cas de Cécile, il me semble que l'expatriation lui permet de se mettre en adéquation avec la partie du moi intégrée, par transmission, de l'expérience familiale.

L'observation clinique de Cécile permet ainsi de mettre en exergue le rôle central joué par l'identification dans la transmission psychique, ce qui vient également confirmer notre hypothèse sur l'expatriation comme expérience de continuité filiative. Mais alors, si l'expatriation s'inscrit dans un processus identificatoire, il faut réfléchir à ses différentes modalités. La question clinique sous-jacente est de déterminer si l'expatriation permet une véritable appropriation subjective de l'histoire familiale ou bien si elle n'est qu'un symptôme d'une transmission pathogène. Dans ce contexte, je m'intéresserai donc à la façon dont les sujets peuvent intégrer

cette expérience au moi en poursuivant l'étude de cas de Cécile que je comparerai à celle de Julien.

Quels processus identificatoires ?

L'étude de cas de Cécile permet d'appréhender l'une des modalités du rapport entre l'intégration et la transmission psychique dans l'expatriation. Au cours de l'entretien, Cécile associe l'intégration de son expérience au lien vécu avec son père. Elle dit ainsi : « Au début quand je suis arrivée euh..., je vivais chez mon père, euh... donc les premiers mois j'étais vraiment redevenue une petite fille. » Dans un premier temps Cécile insiste donc sur la dimension régressive associée à son vécu. L'arrivée dans un environnement nouveau la fait revenir à une place de « petite fille ». Mais cette position n'est que transitoire et permet *in fine* un réaménagement du lien filiatif paternel. Cela émergera plus tard dans l'entretien quand elle dira que cette expérience « a changé mes rapports avec mon père ». L'entretien dévoile ainsi qu'au-delà de la dimension régressive, un processus de transformation du lien s'est mis en œuvre grâce à cette expérience.

Un autre élément finit par émerger dans le discours de Cécile. Elle évoque comment cette expérience a été une source de subjectivation pour elle. L'expatriation aurait pu uniquement être le fruit d'une nécessité identificatoire assignant Cécile à une place sans qu'elle puisse s'approprier ce vécu. Elle souhaite ainsi poursuivre cette vie à l'étranger, mais dans un autre pays. L'expatriation a permis une permutation de sa place dans le groupe familial et social, passant d'une « petite fille » à une « adulte ».

Pour résumer, l'expatriation permet à Cécile de réaménager le lien à son père tout en devenant sujet de son expérience. De façon paradoxale, c'est au moment où elle « rencontre » son père qu'elle devient davantage « elle-même ». Cela vient ainsi démontrer le rôle central que jouent les mécanismes intersubjectifs dans le processus de subjectivation. Mais alors, est-ce que l'expatriation permet toujours une appropriation subjective ?

Afin de mieux saisir la complexité de la transmission psychique dans l'expatriation, je propose ici d'introduire l'étude de cas d'un autre sujet rencontré lors de cette étude. Julien est un jeune cuisinier français expatrié en Chine depuis un peu plus d'un an. Lorsqu'il évoque les raisons qui l'ont poussé à partir, il parle également de la dimension familiale : « Moi, je suis Africain de sang et de culture, parce qu'on m'a éduqué, mes deux parents

sont Africains. Donc dès le départ, il y avait une différence, ensuite il y a eu beaucoup de différences qui sont liées à mon enfance et aux épreuves que j'ai pu avoir dans mon enfance, et tout a fait que j'ai voulu fuir. » Pour expliquer son départ, Julien met donc l'accent sur la différence culturelle à laquelle il s'identifie.

Nous observons ainsi que, de la même manière que pour Cécile, il y a un processus identificatoire en jeu par rapport à ses propres parents. L'expatriation s'inscrit donc dans une histoire filiative et vient marquer une tentative de symbolisation de l'histoire familiale et de la différence culturelle. Toutefois cette identification semble être marquée par un mécanisme projectif qui empêche toute appropriation subjective de cette expérience. Julien parle de fuite pour expliquer les raisons de son départ projetant les causes à l'extérieur. Le mot « fuite » est issu du latin « *fugere* » qui renvoie à la notion d'éloignement et de refuge. La fuite est donc pour le moi une façon de s'éloigner d'un danger et de trouver un lieu de protection. Dans cette perspective, le départ du groupe familial et/ou social participe d'une volonté de préservation narcissique contre des éléments dangereux pour le moi. Dans ce cadre, l'expatriation s'inscrit davantage dans une fuite de la famille mais également de ses propres parties du moi et des objets internes dangereux. Auquel cas l'expatriation ne semble pas pouvoir se transformer en expérience subjectivante pour le moi mais plutôt comme une forme d'errance qui se caractérise, chez Julien, par des départs successifs dans différents pays. Il s'identifie rapidement à une sorte de « nomadisme » qui ne permet pas une subjectivation. Il dit lui-même : « Je suis parti à répétition, trois ans d'expatriation : la première année à Malte, la deuxième année en Angleterre et la troisième année en Nouvelle-Zélande. » L'élaboration de sa propre différence reste, pour l'instant, impossible pour Julien. Il me semble ainsi que la répétition vient signer l'échec de l'appropriation de cette expérience.

Pour supporter cet état, Julien finit par consommer de façon récurrente des drogues : « En fuyant la France, en fuyant ma famille, en fuyant ma vie d'avant, on va dire le passé, il y a quand même eu les drogues [...]. Ça me permettait d'être dans mon monde sans que je me pose trop de questions. »

Dans ce contexte, il tente d'échapper à son passé par plusieurs moyens. Pour ce faire, il utilise des drogues comme une « soupape ». Ces observations rejoignent des recherches qui tentent de comprendre le lien entre migration et addiction. Pour Thierry Baudet et Marie-Rose Moro (2009), le recours aux drogues dans le cadre migratoire est une tentative pour l'individu d'élaborer la question identitaire. Dans ce contexte, le cannabis

permet à la fois de réactiver une rêverie qui est devenue impossible et également de calmer la douleur psychique interne en anesthésiant les affects (*ibid.*, p. 213).

Je rejoins également les travaux développés par Joyce McDougall (2003) sur l'addiction. Cette auteure considère l'addiction comme un mécanisme de défense contre la douleur psychique. La drogue servirait à se guérir d'un état insupportable où les affects seraient considérés comme dangereux pour la survie psychique. Le sujet évite ainsi toute pensée ou situation pouvant le confronter à cette partie de son moi. De ce fait, vont s'installer des espaces « désaffectés » dont le sujet n'aura pas conscience. Cette « économie de l'affect » entraîne un clivage entre la pensée et les ressentis corporels (émotions). Joyce McDougall (*op. cit.*) parle ainsi de « désaffectation » pour décrire ce clivage. Pour elle, il s'agit bien d'un processus défensif contre les affects qui menacent le sentiment d'intégrité du sujet. Chez Julien, il semble que l'affect est pulvérisé par un passage à l'acte permanent. L'appareil psychique court-circuite tout le travail élaboratif. L'acte prend la place de l'imaginaire et du ressenti, réduisant ainsi le travail du préconscient. Pour expliquer ce phénomène, Joyce McDougall (*op. cit.*) considère qu'il s'agit d'un défaut d'introjection des premiers objets d'attachement, ce qui amène à l'utilisation récurrente à l'identification projective (M. Klein, 1946, 1952).

Il apparaît chez Julien que le mécanisme de transmission est marqué par le traumatisme. Il est ainsi forcé de s'identifier à une image de « *nomadisme* » pour tenter de fuir ses objets internes dangereux. Le moi est soumis à ce que A. Ciccone (1999) appelle un « empiètement imagoïque » de l'objet sur le moi. Le sujet est agi par l'objet, ce qui est exprimé par Julien quand il parle du « *bug* » du voyageur et d'une impossibilité de se « *poser* ». Ainsi, comme dans le mythe de Sisyphe, Julien se voit constamment répéter la même action : il fuit encore et toujours. Ce processus très coûteux sur le plan psychique permet malgré tout de rester dans la continuité de sa chaîne filiative, mais à la condition d'une aliénation à cette dernière, c'est-à-dire de ne pas pouvoir en être un sujet à part entière.

Modélisation

L'étude comparative du cas de Cécile et de Julien permet à la fois de constater des mécanismes identificatoires communs mais aussi des processus d'intégration psychique différents. Afin d'en proposer une modélisation, je m'appuierai sur la distinction proposée par N. Abraham

et M. Torok (1978) entre l'introjection et l'incorporation. L'introjection est un terme qui a été introduit par Ferenczi (1909) par opposition à la projection pour décrire un processus d'inclusion de l'objet à l'intérieur du moi et qui va permettre l'échange entre relation d'objet et narcissisme. Il permet à la fois un enrichissement, une expansion du moi ainsi qu'une intégration de l'objet qui devient ainsi familier. Le terme d'incorporation, quant à lui, a été proposé pour parler du mécanisme d'inclusion psychique notamment au moment du développement du stade oral. Pour N. Abraham et M. Torok l'incorporation correspond à un raté de l'introjection ainsi qu'à une aliénation du sujet à l'objet. A. Ciccone dit ainsi que l'objet incorporé « transforme le sujet » alors que l'objet introjecté « est transformé par le sujet » (A. Ciccone, 1999). C'est pourquoi A. Ciccone va distinguer deux types d'identification : l'*identification introjective* dont le processus principal d'intégration de l'objet est l'introjection, et l'*identification projective* marquée par l'incorporation. Chez Cécile on observe un processus proche de l'identification introjective alors que chez Julien il s'agit plus d'un mécanisme d'identification projective.

Avant de conclure, je proposerai ici une tentative de modélisation du processus psychique qui mène à l'expatriation dans le cas d'une expérience transgénérationnelle d'immigration. D'après les modèles sur lesquels je m'appuie, l'enfant s'identifie dès les premières années de sa vie à ses parents et donc, entre autres, à leur expérience migratoire. Ainsi, sa construction narcissique et identitaire va être marquée par cette expérience vécue par les parents et transmise à l'enfant. Cette expérience devient ainsi un objet psychique du moi. Il me semble que les deux premières caractéristiques décrites par Freud concernant l'identification sont ainsi présentes. L'identification étant le premier lien d'attachement, le sujet va donc s'identifier préférentiellement aux objets familiaux. Cette identification mène à inclure dans son moi les expériences des parents. Toutefois, qu'en est-il de la troisième caractéristique décrite par Freud concernant l'identification par trait commun ? C'est ici que l'expatriation du sujet me semble rentrer en ligne de compte. En effet, l'individu cherche en s'expatriant non pas à rompre avec son histoire familiale, mais à s'identifier par expérience commune au vécu de ses parents. L'expatriation serait donc une façon de s'identifier et de symboliser cet objet psychique transmis. Dans ce cadre, l'expatriation étant une expérience migratoire volontaire et moins traumatique sans doute que l'immigration, elle permet de maîtriser et d'élaborer cette transmission psychique.

La question ici sera donc de savoir si le processus d'identification qui a mené le sujet à s'expatrier sera effectué sur une modalité proche de l'identification projective ou bien de l'identification introjective. Dans le cadre de l'identification projective, le processus de transmission sera pathologique et amènera à une aliénation du sujet. Dès lors l'expatriation ne sera pas une expérience subjectivante mais bien un mécanisme aliénant pour le moi. Dans ce cas, l'expérience ne pourra pas être transformée par le sujet pour qu'il puisse se l'approprier. C'est l'expérience qui va transformer le moi plutôt que le moi qui transformera l'expérience, menant à des mécanismes de répétition. C'est tout le contraire en ce qui concerne le processus d'identification introjective. Ici l'expérience est transformée par le moi qui peut s'en servir comme expérience de subjectivation. Dès lors, le sujet ne répète pas ce qui a été vécu par ses parents mais le prolonge à travers son propre vécu.

Conclusion

Les résultats de cet article permettent de valider la pertinence d'une approche familiale et transgénérationnelle comme un facteur explicatif de l'expatriation. Dans le cadre de cette étude, il semble que l'hypothèse selon laquelle l'expatriation pourrait être comprise comme une expérience de continuité filiative est validée par les observations cliniques. Il apparaît bien que l'identification à l'expérience migratoire des générations précédentes peut jouer un rôle dans le choix des sujets.

De plus, les études de cas permettent de modéliser les différents destins de cette identification. En effet, il me semble qu'au-delà de cette tentative de symbolisation que représente l'expatriation, il faut comprendre la place et la fonction qu'elle occupe dans l'économie psychique des individus. Cet article éclaire davantage ces processus en distinguant l'identification introjective et l'identification projective dans l'expatriation. Au regard de l'évolution de la clinique contemporaine, il me semble que cette question est centrale dans le traitement des familles de plus en plus nombreuses ayant vécu une migration.

De façon encore plus spécifique il me paraît important de bien comprendre cette dimension notamment au moment du retour en France. En effet, cette période critique vient remettre en jeu l'ensemble de ces mouvements identificatoires qui ont marqué l'histoire d'un individu et d'une famille.

Bibliographie

- Abraham K., Torok M. (1978), *L'écorce et le noyau*, Paris, Aubier-Flammarion.
- Baubet T., Moro M.-R. (2009), *Psychopathologie transculturelle*, Paris, Masson, 2^e éd. 2013.
- Benslama F. (2003), Nous, *Le coq-héron*, n° 175, 2003/4, 45-53.
- Ciccione A. (1999), *La transmission psychique inconsciente*, Paris, Dunod, 2012.
- Ciccione A., Lhopital M. (1991), *Naissance à la vie psychique*, Paris, Dunod, 2001.
- Drweski P. (2015a), *L'identité à l'épreuve du déplacement : étude d'une population expatriée*, thèse, université Paris 5.
- Drweski P. (2015b), Passage de la culture et transformation des liens dans le cadre d'une migration, *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, 2015/2, 65, 85-94.
- Eiguer A. (2007), Migration et faux-self : perspectives récentes, *L'Information psychiatrique*, 2007/9 (vol. 83).
- Eiguer A. et al. (2012), *La part des ancêtres*, Paris, Dunod.
- Ferenczi S. (1909), Transfert et introjection, in *Psychanalyse I. Œuvres complètes*, 1908-1912, Paris, Payot, 1990.
- Freud S. (1921), Psychologie collective et analyse du moi, in *Essais de psychanalyse*, Petite Bibliothèque Payot, 1967.
- Granjon E. (1989), Transmission psychique et transferts en thérapie familiale psychanalytique, *Gruppo*, 5, 47-58.
- Joubert C. et al. (2013), Clinique de la violence transgénérationnelle... À partir d'un dispositif de thérapie familiale psychanalytique, *Clinique méditerranéenne*, n° 87, 113-126.
- Klein M. (1995 [1946]), «Notes sur quelques mécanismes schizoïdes», in Klein M., Heimann P., Isaacs S., Riviere J., *Développements de la psychanalyse*, Paris, PUF, p. 274-300.
- Klein M. (1978 [1952]), «Conclusions théoriques concernant la vie émotionnelle dans la toute première enfance», in *Envie et gratitude et autres essais*, Paris, Gallimard.
- McDougall J. (1989), *Le théâtre du corps*, Paris, Gallimard, Folio, 2003.
- Moro M.-R. (1994), *Parents en exil. Psychopathologie et migrations*, Paris, PUF, 2002.
- Moro M.-R. (2002), *Enfants d'ici venus d'ailleurs. Naître et grandir en France*. Paris, Syros/La Découverte.
- Moro M.-R. (2015), La nécessité transculturelle aujourd'hui pour une société «bonne» pour tous, *Le Carnet PSY* 2015/3 (n° 188), p. 18-21.
- Moro M.-R., Revah-Lévy A. (1998), Soi-même dans l'exil, in *Différence culturelle et souffrances de l'identité*, Paris, Dunod, 2005.
- Nathan T. (1986), *La Folie des autres. Traité d'ethnopsychiatrie clinique*, Paris, Dunod, collection «Psychismes».
- Nathan T. (1988), *Le sperme du diable. Éléments d'ethnopsychothérapie*, Paris, PUF.



RÉSUMÉ

«L'expatriation : une approche transgénérationnelle ?» Cet article est issu d'une recherche menée auprès d'une population expatriée. Il est apparu, lors de cette étude, que plusieurs sujets expatriés avaient eux-mêmes des parents expatriés ou immigrés. Cela soulève la question d'une dimension transgénérationnelle dans l'explication des causes du départ. L'auteur démontre que malgré le départ hors du pays de ses origines, l'expatriation peut être une tentative de s'inscrire dans une continuité filiative. Cette recherche permet également de mettre en exergue le rôle central joué par l'identification aux générations antérieures dans ce processus. Une approche transgénérationnelle semble donc pertinente pour analyser ce phénomène. Enfin, il apparaît que la transmission de l'expérience migratoire des parents va avoir une répercussion sur l'intégration et l'appropriation du vécu de l'expatriation chez le sujet.

MOTS CLÉS

Transgénérationnel — Expatriation — Immigration — Transmission — Identification.

SUMMARY

“Expatriation : a transgenerational approach ?” This article is the result of a research lead in a population of expatriates. During this study, it appeared that several participants had expatriate or immigrant parents. Hence, it raises the question of a transgenerational dimension in the reasons of departure. The author attests that despite the departure from the homeland, expatriation can be seen as an attempt to continue a filiation. This research also showed that identification to the previous generation is involved in this process. A transgenerational approach seemed to be relevant to analyse this phenomenon. Finally, it appeared that the migratory experience transmitted by the parents will have an implication on the way the subjects will live their expatriation.

KEY WORDS

Transgenerational — Expatriation — Immigration — Transmission — Identification.

RESUMEN

«La expatriación : un abordaje transgeneracional ?» Este artículo ha nacido de una investigación a partir de una población de expatriados. Se observó, durante este estudio, que varias personas expatriadas tenían padres expatriados o inmigrantes. Esto interroga la dimensión transgeneracional en la explicación de las causas de la partida. Este artículo demuestra que, pese a la partida fuera del país de origen, la expatriación puede ser una tentativa de inscribirse en una continuidad filiativa. Permite también mostrar la función de la identificación a los generaciones anteriores en este proceso. Un enfoque

transgeneracional parece pertinente para analizar este fenómeno. Por último, aparece que la transmisión de la experiencia migratoria de los padres va a tener una repercusión en la integración de la expatriación.

PALABRAS CLAVES

Transgeneracional — Expatriación — Inmigración — Transmisión — Identificación.



PHILIPPE DRWESKI

docteur en psychologie clinique

36, rue Desaix

75015 Paris

philippe.drweski@gmail.com